

1914 - 1918

SOUVENIRS de GUERRE

d' EDOUARD LEGROS

recueillis

par Gaston de Zélicourt

Le Départ

J'étais marié depuis trois ans.

Rassemblement le 2 août 1914 à Bourges, 295e R.I.

On a été habillé à la caserne Condé. Notre habillement était le suivant :

pantalons rouges

veste bleue

capote bleue

képi : le calot et le casque n'existaient pas encore.

Le casque ç'a été une invention de cette guerre.

On a demandé ceux qui voulaient partir et ceux qui voulaient rester, car il y en avait trop. J'ai répondu "je pars".

On croyait partir pour 8 jours ou 1 mois ; on ne se doutait pas du tout de ce qui allait se passer. On y allait de bon coeur.

On partait dans les wagons à bestiaux, entassés les uns sur les autres ; il n'y avait même pas de paille. On faisait pipi et autre chose par la porte.

Dans le même train, il y avait tout le bataillon : chevaux, voitures et fourgons de munitions ; approvisionnement des chevaux ; nous, l'approvisionnement, on l'avait dans nos musettes.

Pendant les arrêts, il n'était pas question de descendre. Un piquet de service assurait le respect de cette interdiction, sous l'autorité d'un officier, jugulaire au menton, revolver et sabre au côté.

.../...

Ce train nous a menés à Conflans dans l'Oise. Là, on débarquait dans la nuit. A partir de là on a commencé à aller à pied. On avait tout sur le dos ; on en avait gros et lourd ; on avait le sac, une couverture roulée sur le sac, le fusil Lebel, le harnachement, la baïonnette dans le ceinturon, 3 cartouchières pleines de cartouches, le bidon, la musette, la gamelle. On était chargé comme des bourriques. La capote était lourde et laissait passer l'eau difficilement. Mais si, malgré ça, on était mouillé, il n'y avait plus qu'à laisser sécher sur la peau, car en campagne, bien sûr, on n'avait pas de rechange.

On faisait la cuisine quand on pouvait ; on allumait des petits feux sur le bord de la route. Au début, on n'avait pas de roulante, c'est venu longtemps après, les roulantes ; plus d'un an après. On traînait tout le fricot. Il fallait pas ramasser une pomme sur le bord de la route.

C'est ainsi chargé et dans cette discipline qu'on allait à pied jusqu'à la ligne de combat et on y allait en chantant.

L'arrivée en Alsace

On a traversé la frontière sous le tunnel de Bussan et on est rentré en Alsace. On a avancé jusqu'à Thann.

Thann, c'est joli.

On est allé ensuite à Cernay. De là, on voyait la vallée du Rhin et la Forêt noire devant nous.

Jusque là, on a été tranquille ; on n'a pas encore eu d'accrochage. On rentrait dans les pays en chantant. Une bonne nuit, on a eu alerte.

Le café sur les rangs

Il fallait repartir illico ; il fallait battre en retraite. Sitôt que l'alerte a été donnée, j'ai mis, néanmoins, ma marmite d'eau sur le feu pour faire le jus de l'escouade, car j'étais cuisinier d'escouade (une quinzaine de personnes) et j'estimais qu'on ne pouvait pas partir sans un quart de jus. L'escouade était en rang depuis un bon moment et attendait le départ. Pendant ce temps, je m'étais débrouillé pour faire le jus et j'arrive avec ma marmite pour le distribuer. Le capitaine Birat, s'apercevant alors que je n'étais pas dans le rang comme tout le monde, crie "Espèce d'andouille, voulez-vous vous mettre à votre place". Je lui réponds "Mon Capitaine, on va boire le café, mais vous, vous n'en aurez point. Et je vous reprendrai". Entre temps on avait donné le départ et j'ai distribué le jus à mon escouade en marche. Ce jus, c'était du café pas passé ; mais ça ne fait rien, c'était quelque chose de chaud, c'était bon.

Quant au Capitaine Birat, je l'ai eu bien plus tard, quand on était devant la Bassée ; là, c'était la guerre. On se mettait derrière des tas de briques pour s'abriter des balles et des canons. Dans ce pays (Pas-de-Calais), il y avait des tas de briques au milieu de la campagne, car on monte les maisons avec des briques cuites dans les champs. Derrière ces tas de briques, quand on pouvait y arriver, on était bien. On n'y était pas longtemps, mais enfin. Donc, on était là pour le casse-croûte et j'avais, comme tout soldat, la boule de pain et deux boîtes de singe dans la musette. Je mangeais et le capitaine nous regardait et puis il avait faim et il n'avait rien parce que son tampon (son ordonnance) ne l'avait pas rejoint. Alors, je me suis approché de lui et je lui ai dit "Vous rappelez-vous de celui que vous

.../...

avez appelé "espèce d'andouille" à Cernay ?" Il a répondu qu'il ne s'en rappelait pas. Alors, je lui ai dit "Il va vous donner une boîte de singe ; vous voyez qu'il n'est pas si andouille que ça" et je lui ai donné ma deuxième boîte de singe. Il n'avait pas besoin d'assiette ; il mangeait bien dans la boîte comme les copains.

Après cette parenthèse, j'en reviens au départ de Cernay au milieu de la nuit. On nous a fait revenir à Saint-Maurice sur-Moselle, au pied du Ballon d'Alsace.

En Belgique

On n'était séparé des boches que par un canal.

On était si près d'eux que notre 75 nous a arrosés. Ç'a été son premier coup et puis son dernier. S'il avait continué, ça n'aurait plus marché.

Ce coup qu'il a tiré a fait des tués et des blessés. Les blessés réclamaient à boire ; il n'y avait pas moyen de leur donner une boisson ; la fièvre les assoiffait ; ils suppliaient pour boire. C'était le jour, aussi les brancardiers ne pouvaient pas venir les chercher ; il fallut attendre la nuit.

Les Allemands nous tiraient dessus avec des crapouillots ; mais on était trop près, les crapouillots ne pouvaient pas nous attraper.

Quand ça éclatait, ça faisait un foin, une fumée. On entendait partir les obus et on les voyait venir. On avait le temps de se garer. Ces crapouillots envoyaient de la ferraille avec de la poudre noire dans une sorte de tuyau de poêle.

Dans ce coin, ce n'était que de l'eau ; on ne pouvait pas creuser de tranchée. On était abrité derrière des sacs à terre.

On restait 48 heures en ligne sans descendre et ça faisait long.

Cependant, j'aimais bien mieux être en 1ère ligne que sur une ligne de réserve. En 1ère ligne, le canon ne pouvait pas nous attraper.

.../...

La ligne de réserve, c'était mon cauchemar. En voici un exemple.

Une fois, alors que j'étais dans la ligne de réserve, à 10 mètres de nous, il y avait une escouade abritée sous des tôles ; un obus allemand de 105 est tombé en plein dedans. Cet obus a tué toute l'escouade sauf un gars qui, après ça, a détalé à toute allure et qu'on n'a plus jamais revu. Il a dû tomber plus loin. On ne pouvait pas savoir ; on ramassait un bras ; on ramassait une tête ; on ramassait une jambe.

On passait dans des champs de chicorée ; on en ramassait quelques unes pour faire de la salade ; cette chicorée était cultivée pour mettre dans le café ; elle était forte ; c'était pas mangeable ; on la mangeait quand même ; le vinaigre la faisait passer ; ça changeait du pot au feu.

Les puces nous mangeaient ; je n'ai jamais tant vu de puces qu'en Belgique.

Pas-de-Calais

On est resté peut-être 6 mois dans les corons.

C'est là qu'en arrivant on a vu l'exode des civils qui, devant l'avance des boches, quittaient les corons. Il fallait partir, partir. Des femmes partaient même en chemise. Il y en avait qui n'avaient pas eu le temps de prendre leur bourse.

On avait les Anglais à côté de nous.

Cambrun -

J'étais cuisinier d'escouade. Toute la journée j'étais au combat et puis la nuit je descendais pour faire le fricot pour le lendemain. La cuisine n'était pas dure à faire : la soupe et un ragout. Pour le ragout, chacun avait un morceau et pas deux.

Les gens dans leur exode avaient laissé quatre vaches dans une étable. On ne les détachait pas. Le soir en arrivant, on les soignait bien car elles nous donnaient le café au lait. On était quatre cuistots de quatre escouades et un cabo d'ordinaire. Il y avait un cuistot qui tirait les vaches. Dame ! c'était le premier ouvrage en arrivant.

Après la guerre, Cambrun a élevé un monument à notre 58e division qui avait défendu son territoire de la façon qu'on va voir.

On nous a fait attaquer Quinchy où les Allemands s'étaient retranchés. On les a sortis de l'endroit et ils ont gagné La Bassée.

.../...

En arrivant à Quinchy, quel spectacle !

Les Allemands avaient mis le corbillard en travers de la rue et avaient abandonné deux gros cochons de plus de 100 K. et une vache qu'ils étaient en train de saigner. Quelques cadavres de ci, de là.

Attaque de La Bassée -

Le lendemain, on nous fait attaquer La Bassée, où les Allemands avaient monté une pièce de 105 qui nous a fait du ravage. Ils s'étaient retranchés dans une usine.

On avait la garde impériale devant nous ; on voyait leurs jolis casques pointus qui dépassaient la tranchée.

On a attaqué à 3 heures de l'après-midi, aussi ils nous voyaient bien venir.

Il faisait un soleil, bon delà ! Ça faisait chaud.

Ils ont fait donner leur pièce de 105 et puis d'un rude trait.

Heureusement qu'on avait le 75. Le temps qu'il a donné, ç'a bien marché. Mais il n'a pas donné longtemps, car on manquait de munitions.

Aussi, avec leur pièce de 105, ils nous ont stoppés. Mais on est resté accroché au terrain.

Notre régiment a été brigandé de moitié.

Oh ! cette attaque ! cette vie !

.../...

Pendant cette attaque, on était heureux quand on avait cinq minutes de répit, qu'on pouvait s'allonger ; on plaçait le sac devant soi et on grattait le sol avec la tête bêche, ceux qui en avaient. D'autres les avaient jetées pour s'alléger pendant l'attaque. Bien, ils en avaient chagrin et ils en étaient réduits à gratter avec leur cuiller ou leur quart. On grattait pour faire un petit tas de terre et de cailloux, ce qui se trouvait, devant le sac, pour nous préserver des balles. Et avec le sac, ça les arrêtait bien.

Le soir de cette attaque, je n'avais pas le temps de faire la soupe. Il fallait profiter de la nuit pour se creuser un trou. Et encore on n'était jamais tranquille. D'ailleurs, dès cette nuit, ils nous ont rattaqués.

Huit jours après, il y a un frigolin qui, la nuit, saute dans notre tranchée. Je ne sais pas où il allait. Un gars lui porte la main dessus ; le frigolin lui coupe un doigt avec les dents. Ça se passait à côté de moi. Le gars hurlait. J'interroge "Qu'est ce qui se passe par là ?" Le gars prend son arme et enfile le frigolin avec sa baïonnette. Ce trou de baïonnette là-dedans ! Ça a fait une drôle d'hémorragie et puis, le frigolin, on l'a balancé entre les deux lignes.

On est resté accroché au sol, comme ça, un mois ou deux dans son trou.

LES ANGLAIS

Les Anglais avaient de tout ; jamais j'ai vu ça. Des confitures, des gâteaux, des boîtes de tabac. Des confitures, il y en avait; ça pouvait bien les nourrir.

Un jour je trouve les Anglais dans la maison où j'avais l'habitude de faire la cuisine la nuit pour le lendemain car on faisait tout de nuit dans ce temps-là. Je leur ai donné le jus, et ils étaient contents. Il était bon "Yes, Yes". Je leur ai promis deux casques d'allemands de la garde impériale. Oh! qu'ils étaient jolis ces casques. Quand je les leur ai donnés ils étaient heureux d'avoir ces trophées pour la 1ère fois. Et moi, je me suis mis dans la tête de leur faire une farce.

Il y avait 100 bochs morts devant notre ligne. Le jour j'avais repéré 2 beaux casques d'officiers. La nuit je monte sur le talus pour aller les prendre. C'était pas recommandé de monter sur le talus. Je prends ces 2 casques avec le crâne dedans, sans les nettoyer.

Quand je suis retourné à la maison, les Anglais m'ont réclamé ces casques. Alors je les leur ai donnés ; ils ne se doutaient pas de ce qu'il y avait dedans. Ils l'ont tourné pour voir dedans car c'était joli. Alors quand ils ont aperçu le crâne (il n'y avait que l'os, il n'y avait pas de viande ; car c'était en putréfaction et le cerveau était tombé en liquide et tout ça c'était détaché) ils ont poussé des cris forts. Alors je leur demande innocemment : "Eh! bien, qu'est-ce qu'il y a ?" et je leur ai montré comment décoller le crâne qui tenait par les cheveux. Alors ils étaient contents.

L A S O M M E

Les Boyaux

Partout où on allait en première ligne, il y avait des boyaux, car on ne pouvait rester à découvert.

Il y en avait des kilomètres et des kilomètres.

A Paris, il y en a des rues; mais là c'était bien plus difficile pour se repérer.

La circulation se faisait de nuit. Quand on allait à la soupe, on était obligé de coller des papiers pour retrouver le chemin.

Quelquefois, il y avait un con qui s'amusait à les enlever, ça fait qu'on était obligé d'attendre le jour pour savoir s'il fallait tourner à droite ou à gauche.

Les rats

C'est dans la Somme que j'ai fait connaissance avec les rats.

Ces rats étaient gros comme des chats. Ils avaient des dents qui mordaient serré. Sales bêtes !

Ils s'attaquaient aux cadavres. Ils leur mangeaient d'abord les yeux et les joues. Et puis, ils s'attaquaient aux intestins.

Quand on était de faction, on était debout sur la banquette de la tranchée, la tête hors du talus, appuyée sur les deux coudes, pour voir ce qui se passait du côté des Boches. Eh bien, la nuit dans cette position, on avait quelquefois la visite d'un monsieur, qui vous passait sa queue sous le nez. Il n'allait pas vite et il ne criait pas gare.

Quelquefois, au contraire, en marchant, il faisait un drôle de refrain comme les cochons : rin, rin, rin. Alors, quand je pouvais le voir venir, je le piquais à la baïonnette, ou je lui envoyais une balle dans la peau, c'était encore mieux. Ça le faisait sauter. S'il n'était que blessé, il criait fort.

En première ligne, on avait fait des niches dans les boyaux pour s'abriter un peu. On mettait de la toile de tente devant pour s'abriter et le sac pour oreiller et la couverture en dessous de nous pour que ce soit moins froid. Si on y avait oublié la musette, quand on revenait la prendre, on trouvait dedans un monsieur qui avait tout mangé. Il n'avait pas pensé aux copains.

La faction en première ligne

En parlant des rats, j'ai indiqué la position du soldat qui montait la garde en première ligne : debout, les pieds sur le banc de la tranchée, la tête au-dessus du talus.

Eh bien, dans tous les secteurs, quand on était en première ligne et qu'on était de faction, on n'avait jamais rien pour se mettre à l'abri de la pluie, de la neige, de la grêle, de toutes les intempéries. Celui qui était de faction devait rester sur place deux heures et il n'y avait rien à faire pour quitter la garde. Quelquefois on avait des chandelles de glace qui pendaient des moustaches.

On avait bien la toile de tente à se jeter dessus, mais c'était une guenille. A l'époque où j'étais à côté des Anglais, j'ai réussi à leur en prendre une, parce que leur toile de tente était en caoutchouc. J'avais barboté aussi une jolie peau de chèvre à un officier anglais. Oh ! Bon Dieu, j'étais bien avec ; mais, quand j'ai changé de secteur, je n'ai pas pu l'emporter.

Souvent, quand on montait la garde, il faisait des nuits si noires, si noires que les yeux ne servaient à rien. Ce sont les oreilles qu'il fallait ouvrir. Ce n'était pas le moment de se les boucher.

Les Gaz

Quand on était en réserve, on allait chercher les gaz liquides. Ces gaz étaient dans de grandes bouteilles, aussi hautes qu'un homme. Au lieu de se reposer, il fallait traîner ça. Ça faisait partie des corvées de réserve. On travaillait tout le temps, tout le temps.

Notre première ligne était garnie de petits fagotins et de paille. En cas d'émission de gaz, par les Allemands, le poste d'écoute qui était en avant s'en apercevait le premier et il sonnait une cloche. Alors, nous, en 1ère ligne, on allumait les fagotins et ça brûlait les gaz. Mais il en passait quand même et il fallait mettre le masque.

Le masque, on ne le perdait jamais de vue, la nuit, comme le jour. La nuit on l'avait sur le ventre, le jour, on l'avait pendu au cou.

Quand le temps était propice, c'est-à-dire quand le vent était pour nous, c'était nos pionniers qui lançaient les gaz ; ils les lançaient par des tuyaux qui débouchaient de l'autre côté de notre talus. On faisait rabattre notre poste d'écoute pour qu'il ne soit pas pris dans les gaz.

Ils étaient mauvais ces gaz ; ils attrapaient les parties humides du corps ; aussi il ne faisait pas toujours bon à poser culotte.

La bourrée

Au poste d'écoute, à 20 mètres des Allemands.

Un jour, on avait eu du vin remboursable.

Parmi nous, il y avait un morvandiau. Le plus curieux c'est que ses parents avaient une ferme qui s'appelait la ferme des Allemands. Ce morvandiau avait un harmonica. Il a dit : "Legros, je vais te faire danser la bourrée".

Et on s'est pris à danser la bourrée ; ça faisait un foin ; je chantais à tue-tête ; on ne songeait même pas qu'on était en danger.

L'adjudant qui arriva sur ces entrefaits fut stupéfait de nous voir dans cet état, à quelques pas des Allemands. Il nous cria : "Vous êtes fous, vous allez vous faire zigouiller".

Je lui ai dit : "Mon adjudant, vous n'avez qu'à danser avec nous". Il a répondu : "C'est pas le moment ; vous n'avez qu'à vous tenir tranquille". Mais non, il n'y a rien eu à faire. Et les Allemands ne nous ont pas tiré dessus, parce que, quand eux faisaient la bringue, on les laissait tranquilles aussi. N'empêche qu'après coup l'adjudant nous a passé un savon.

La carotide tranchée

Nous avions un copain qui venait des bords du Cher. C'était un récupéré, plus vieux que nous.

Il était peureux et lorsqu'on sortait des tranchées pour faire un coup, il criait afin d'étouffer sa peur. J'avais beau lui dire "tais-toi, tais-toi, tu vas nous dévoiler aux Allemands", il ne pouvait pas s'empêcher de crier. Une fois où avec ses cris il risquait de nous faire tous bousiller, j'ai failli le descendre. Il a eu une autre fin.

Un jour, l'adjudant nous donne l'ordre de tirer et de sortir. Il criait : "sortez, tirez, tirez". Moi, je pensais : "c'est de la bêtise, il va y avoir du grabuge". La réponse des Allemands ne s'est pas fait attendre. Notre copain a reçu un éclat d'obus qui lui a coupé la carotide. Le pauvre vieux, quand j'ai vu ça, je l'ai vite installé dans le boyau. Le sang giclait à un mètre de hauteur. Il me disait : "Legros, Legros, il y a quelque chose là-dedans ; ôte-moi ça ; ça me fait mal". J'ai enfoncé un doigt dans sa blessure, dont l'ouverture était étroite et j'en ai retiré un éclat d'obus. Je le lui ai fait voir. Mais il était déjà presque saigné, le malheureux. Il a été saigné en 5 minutes. Pauvre vieux !

J'en ai eu longtemps du sang séché sur mon doigt. Avant de mourir, il me montrait où étaient ses papiers. J'ai bien compris que c'était pour que je les envoie à sa femme. Ça ne me plaisait pas d'envoyer ces papiers, ce n'était pas mon rôle ; ce n'était pas à moi de la prévenir. Je me disais : "elle le saura bien assez vite". Ça me gênait d'annoncer cette nouvelle. On n'avait pas le temps de faire une lettre et ce n'est pas toujours qu'on avait du papier. Alors je n'ai rien fait. J'espère qu'elle aura été prévenue par la Croix-Rouge.

Quant à l'adjudant, je lui ai reproché d'avoir provoqué inutilement ce malheur.

Guynemer

J'ai vu Guynemer dans la Somme : il a abattu 3 avions en 5 minutes. Parmi les 3 avions il y avait un bombardier. Ç'a été vite fait. Guynemer l'a suivi en tournant autour jusqu'à ce qu'il soit à terre.

Je me trouvais en réserve ; on est allé voir ça.
Ah ! quel morceau de machin !

Le labyrinthe d'Arras

Notre régiment a été désigné pour assurer la relève dans ce qu'on appelait le labyrinthe d'Arras.

Il y avait 5 km de boyaux pour atteindre la première ligne. En montant en ligne, c'était déjà pas beau. Il y avait un vilain aspect ; nous, on n'y faisait pas attention, puisque c'était l'habitude. Mais, ç'avait fait une hécatombe parmi nos prédécesseurs qui étaient montés en 1ère ligne. C'était rempli de cadavres qui traînaient partout dans les champs, la tête se détachant facilement du corps, les têtes gisaient partout. Les corps étaient en putréfaction, mangés par les asticots ou desséchés.

Ces 5 km de boyaux avaient quelque chose de spécial : la boue. On y avait de la boue jusqu'aux fesses. Pour moi, ces boyaux avaient été creusés dans des marais.

Pour circuler là-dedans, on arrachait une jambe et on renfonçait l'autre.

Des pionniers ont été obligés de venir arracher le Général Niessel qui était complètement embourbé. On en avait fait une légende : "Le Général Niessel, il en a jusqu'aux aisselles".

Il y a des territoriaux qui sont restés dans cette boue. C'était de la vraie glue. Ils apportaient du matériel ; ils étaient à bout de force. Alors ils se laissaient aller et ils mouraient dans ce piège de glue. Si on ne les voyait pas, ils restaient comme ça. Si on les voyait, on tachait de couvrir leur tête par respect. On mettait dessus ce qu'on trouvait.

.../...

Quand notre temps de 1ère ligne a été accompli et qu'on nous a donné l'ordre de rejoindre notre cantonnement, ceux qui ne pouvaient pas revenir de nuit sur le talus ont été obligés de refaire ces boyaux de boue. Pour qu'ils puissent s'en sortir, on leur a permis de tout y laisser sauf le fusil. Ç'a mis au moins 3 ou 4 jours à faire cette relève, car bien entendu il fallait attendre la relève. Quand on sortait de cette boue, il y en avait qui étaient nus jusqu'aux fesses ; les uns avaient coupé leur capote ; les autres, autre chose. Chacun se débrouillait pour pouvoir sortir. Ah ! Quelle armée !

En première ligne, ce n'était pas la même chose. Là, on était obligé de nettoyer les tranchées et d'enlever la boue, sinon on n'aurait pas été mobile.

Le jour on ne pouvait pas sortir des boyaux. On était en rase campagne. Les Allemands canardaient toujours. Les mitrailleuses, elles marchaient. On ne pouvait sortir que la nuit.

Le ravitaillement, la roulante, se trouvait à 5 km en arrière, au début des boyaux de boue. Comme on ne pouvait pas marcher dans cette boue, on allait chercher la soupe la nuit. Alors, on circulait hors du boyau, sur le talus et on suivait le boyau pour ne pas se perdre.

Il n'y avait qu'un homme par escouade qui pouvait quitter la 1ère ligne pour aller au ravitaillement. J'étais toujours volontaire, parce que je ne pouvais pas rester en place.

Je revenais avec un sac de pain sur les reins, des bidons de vin, un bidon de goute, la viande, des conserves, du fromage, les lettres, le tabac. On n'emportait pas le bouillon ; ça n'aurait pas été faisable ; il n'y avait que celui qui allait à la roulante qui prenait un bouillon chaud ; celui-là il se soignait bien ; il cassait la croûte comme il faut ; je prenais fort vin rouge et forte goute. Je me serais bien endormi, aussi je préférais repartir tout de suite pour la 1ère ligne.

.../...

Aller et retour, ça faisait 10 kilomètres. Quelquefois je recommençais si on m'avait signalé un arrivage de vin. Je repartais avec mes bidons. C'était encore plus loin que la roulante. Il fallait pousser jusqu'à Artillerie et il fallait que nos amis les artilleurs soient aimables pour nous en céder. Au retour, tout le monde était content, quand ils me voyaient arriver. Tout le monde avait son quart à la main, sous-officiers comme les autres.

La guerre des mines

Il y avait pas bien longtemps que nous étions arrivés et les Allemands nous ont fait une grande surprise : c'était une mine. Jé n'en ai vu sauter qu'une et c'était bien assez. Ça faisait un trou gros comme notre maison et ça faisait des flammes qui montaient haut, haut.

Quand ils faisaient sauter des mines comme ça, c'était rare si ça n'était pas suivi de quelque anicroche. C'était le moment de se riper, car les Allemands en profitaient pour essayer de faire quelques prisonniers, afin de se renseigner sur ce qu'il y avait derrière.

Quand les Français faisaient une sape pour y poser une mine, les pionniers allemands essayaient de détecter d'où ça venait et de poser une contre-mine.

Le Caporal saigné

C'était un caporal qui venait des colonies ; il portait un bouc.

Il ne sera pas resté longtemps avec nous.

Le lendemain de son arrivée, comme il prenait son repas à l'abri dans la tranchée, un obus tombe dans les parages. Cet obus n'a touché personne, sauf lui, le malheureux, qui a reçu un éclat.

Cet éclat lui a touché les reins et lui a tranché une artère.

La douleur l'a plaqué au sol ; il a fait quelques pas à quatre pattes en hurlant ; à chaque pas, le sang giclait à 1 m.50 et lui retombait dessus. Il a été vite saigné, le malheureux caporal.

Le soir, les brancardiers sont venus l'emporter.

Ma capture et ma captivité

Le 9 juin 1918, j'ai été fait prisonnier dans l'Oise, à Cuvilly.

La veille, j'étais descendu de 1ère ligne au repos et je me disais : "on va être bien dans ce petit bois".

Dès la première nuit, à minuit, moins le quart, ils se sont pris à nous bombarder ; il y avait une fumée, que ç'en était pitoyable ; on portait le nez de cochon (masque à gaz).

Il y avait un Allemand qui s'était égaré ; j'étais au P.C. du Capitaine ; j'amène cet Allemand au Capitaine et je lui dis "voilà un copain qui se promène par là ; c'est pas bien ordinaire". Le Capitaine me répond : "Legros, toi qui es débrouillard, tu vas le mener au P.C. du Colonel". Là ça faisait pas bon, car ça dégringolait d'un rude train.

Le Colonel était mort et toutes les archives brûlées. On me dit : "Là-bas dans le parc, il y a le Lieutenant porte-drapeau et des officiers pionniers et ainsi de suite". J'emmène le copain et je m'aperçois qu'il y avait des boches qui faisaient le tour des officiers français et que ceux-ci étaient prisonniers.

Les deux gars qui étaient avec moi, quand ils ont vu ça, ont voulu se débiter ; les Allemands leur ont tiré dessus. Je me suis dit "dans ces conditions, c'est pas la peine que je me débite". J'ai mis le copain devant ; il me dépassait de la tête. Derrière lui on est arrivé devant ce groupe.

.../...

"Déshabille-toi ; fiche ton équipement dans le taillis", me disaient les Français. En un tour de main j'ai tout balancé dans le taillis.

J'ai pas été fouillé ; j'avais un plein bidon de vin ; c'était ça que je regardais ; je n'avais plus que ma musette et mon couteau.

Il y a un avion français qui est venu voir ce qui se passait ; il n'était pas peureux, il est descendu bas. Qu'est-ce qui passait comme Allemands. Nos lignes étaient brisées. Ils avançaient en colonne par quatre sur la route, avec les canons, les officiers à cheval. Il y en avait des boches. Les saucisses (ballons) suivaient. Je me disais : "rien ne les empêchera plus d'aller à Paris".

La Faim

Les Allemands nous ont parqués dans un pré bordé d'aubépine et, pendant 3 jours, ils ne nous ont rien donné à manger. Le régime de la faim commençait. Ça été une chose terrible. Nous mangions les feuilles de l'aubépine et l'herbe du pré.

Au bout de 3 jours, ils nous ont donné une boule de pain pour 9 hommes ; c'était du pain noir.

Cette boule de pain à partager entre neuf, désormais ça allait être notre régime. On en avait une seule par jour avec un quart de jus d'orge grillé le matin et un autre quart de jus le soir. Et c'était tout. Quelquefois, à midi, ils nous donnaient un hareng pour quatre : celui qui se trouvait avoir la tête n'avait rien à manger. Quelquefois, pas souvent, ils nous donnaient un petit bout de viande : il y en avait si peu qu'on n'avait pas le temps d'y goûter. On pouvait pas sentir le goût, il n'y en avait pas assez gros. J'ai toujours pensé que c'était du chien.

S'ils nous avaient seulement donné à manger un peu !

Il y avait des jeunes gars qui criaient "quand donc, quand donc j'aurai un pain de cinq livres ? que je pourrai mordre après ? "

On pouvait bien dormir, on n'était pas trop saoul !

Quand on allait à travail, si on passait devant un champ de betteraves et si on pouvait en attraper une, on mordait dedans comme une vache.

Au bout de 8 jours, on nous a sortis du pré et on nous a mis dans un champ à proximité de la gare avec des mitrailleuses sur les quatre faces. On était dans le milieu de ce champ et on n'était pas logé. Quand on avait une minute on se faisait un trou pour pouvoir s'abriter un peu. Qu'il pleuve, qu'il vente, on était là, comme partout ailleurs, puisque je n'ai jamais été à l'abri.

.../...

De ce champ, on nous emmenait en corvée décharger des obus, qui allaient tomber sur les Français ; on les sortait des trains et on les portait dans des camions à chevaux qui les emmenaient aux pièces.

Après une huitaine de jours, on vit arriver des blessés. Les Allemands disaient "pique" ; on a compris que les Français les attaquaient à la baïonnette ; ils avaient pris la contre-attaque.

Un jour, je suis survenu dans un pré où ils équarissaient les bêtes. Avec un couteau, j'ai taillé la fesse d'un cheval et j'ai mis dans ma musette pour huit jours de viande.

Pour la faire cuire cette viande, je n'avais rien. On allumait des petits bouts de bois, ce qu'on avait et on la tenait dessus, dans la fumée. J'avais des bonnes dents dans ce temps là ! heureusement ! La nuit je gardais ma musette sous mon bras, car les copains me la tiraient pour tacher d'arracher le morceau de viande qui était dedans.

Il n'y avait aucun de délicat, quand j'étais pour la faire cuire et qu'il y avait un petit bout qui ne me plaisait pas, je le jetais en l'air et il ne retombait pas par terre.

On était logé au lycée. On manquait d'eau. La soif, c'est plus terrible que la faim. Il fallait aller loin chercher l'eau dans une tonne, qui roulait mal sur les pavés. Cette tonne était sacrée. Les Allemands y mettaient un factionnaire et, nous, il ne fallait pas y toucher.

Quand on allait à l'eau, on se mettait autant de bidons qu'on pouvait sur le dos et au retour on faisait plaisir aux copains.

Le matin, un interprète venait nous chercher au lycée pour nous faire travailler.

.../...

Les Allemands nous ont ramenés à St-Quentin ; ils nous faisaient faire des corvées de transbordement dans les magasins de réserve. Ils nous faisaient décharger des wagons de choux ; c'étaient de gros choux., Nous, on les jetait le plus fort possible sur les rails pour qu'ils s'éclatent et s'abiment. Quand les Allemands voyaient qu'on le faisait exprès, ils se fachaient et ça cognait. Ils nous donnaient des coups de baton.

On déchargeait des wagons de gnôle, des wagons de sucre, des wagons de marmelade, des wagons de harengs.

Quand on déchargeait un wagon de gnôle, il y avait deux Allemands en faction dans le wagon. Souvent, on faisait sauter le capuchon d'une bonbonne et on disait aux factionnaires : "celle-là n'a pas de capuchon, ce n'est pas de notre faute." Et puis, aux copains, en passant devant eux avec la bonbonne qu'on portait sur la tête, on criait : "celle-là n'a pas de capuchon ; celle-là n'a pas de capuchon" et on baissait la tête de façon à la faire couler. Les copains avaient toujours une boîte toute prête dans la poche (on ne parlait pas de quart) et leur boîte se remplissait ou ne se remplissait pas, mais en tous les cas, elle en attrapait toujours une petite pichetée pour se rincer la bouche.

Ç'a duré jusqu'au 11 novembre ; on battait en retraite avec eux. On est allé jusqu'en Belgique (jusqu'à Estremont ?). Le 11 novembre 1918 au matin, un officier nous a dit que la guerre était arrêtée, que nous allions retrouver nos familles, que nous pouvions partir ou attendre les Français qui allaient arriver dans 3 jours.

Une nouvelle pareille, vous parlez d'un effet que ça fait. On ne peut pas se le figurer.

Il y en a beaucoup qui ont préféré attendre les Français. Moi, je suis parti sans attendre.

.../...

Je me disais si, chemin faisant, des Allemands nous arrêtent, il ne faut pas qu'ils nous prennent en vie. On était peut-être bien une dizaine et on s'était dit : "cette fois, c'est tout ou rien. Ou on rentre chez nous, ou on se fait tuer". Alors je me suis emparé d'une carabine de cavalerie et de 25 cartouches. Chacun en a fait autant. Les autres ont pris des fusils. C'étaient des armes abandonnées par les Allemands dans leur retraite. Je préférais ma carabine, parce qu'elle était légère.

Toujours à pieds, Aussi, il y a des copains qui ont abandonné et préféré attendre les Français.

En arrivant à la Marne, on ne pouvait pas passer : il n'y avait plus de pont. Alors on est entré dans une maison évacuée par les Allemands. Dans un coin, il y avait de la farine dans un sac et de la graisse dans un pot. Je dis aux copains, il faut que j'utilise ça et je me mets en oeuvre de faire des crêpes. Ah ! les premières étaient bonnes. Ça a duré toute la nuit. Les copains étaient heureux. Il y avait longtemps qu'on n'avait pas fait un repas pareil.

On est reparti le lendemain au jour. Le premier Français qu'on a vu était un chasseur à cheval. Il nous a dit d'aller au pays. Il y avait un régiment de zouaves. Ça faisait une musique ; ça faisait une vie ; tous les gens du pays dansaient. Quand les gens nous ont vu arriver, ils se sont précipités sur nous.

On nous a dit d'aller à Sedan pour prendre des camions qui arrivaient avec le ravitaillement et repartaient avec les prisonniers. Là on mangeait guère aussi. Du ravitaillement, il n'y en avait presque point. Et puis, ils ont formé un train. On nous a ramenés à Arcy-sur-Aube, puis dans le camp de Mailly. Tout ça, ça se passait avec nos poux. Ils suivaient, eux, parce qu'on en avait une grosse couche.

.../...

Dans les baraques du camp de Mailly, on m'a donné une paire de souliers neufs. On était perdu dans ces baraques, tellement le camp était immense. On n'est pas resté longtemps : peut-être deux ou trois jours. On ne nous donnait toujours pas à manger. Ce qu'on nous donnait, puis rien, c'était la même chose. On nous a dit d'aller prendre le train à la gare de Mailly. Mais elle était encore loin cette gare. On a fait du chemin. Là j'ai trouvé un gars de Bengy ; il m'a dit "Edouard, t'as bien faim", je lui réponds "Ben, depuis le temps que j'ai pas mangé". J'étais assis sur le cul et je mordais dans une boule de pain qu'on m'avait donnée avec une boîte de singe.

On a pris le train à Mailly ; on a passé par Montargis ; là, on nous a donné une cuiller de lentilles ; un cuilleron, rien et puis ils ne les avaient pas triées, c'étaient des cailloux.

Le retour du soldat

A l'arrivée à Bourges, il y avait du monde qui nous regardait. "Comme ils sont faits, ces malheureux, comme ils sont faits !" On était tellement maigre qu'on n'était pas reconnaissable. On n'était pas rasé. On nous a conduits à la caserne Vieil Castel. En traversant la ville, ça faisait un foin de tous les diables. D'abord je connaissais beaucoup de monde. Les gens voulaient m'emmener manger. Mais je ne pouvais pas aller chez les gens, j'étais plein de poux.

Le lendemain de l'arrivée au quartier de Vieil Castel, on nous a passés aux douches ; on nous a nettoyés et puis on nous a donné à manger et on nous a envoyés en permission pour un mois (je n'ai été démobilisé qu'au mois de mars 1919).

Train pour Bengy-sur-Craon. Ma femme ne m'attendait pas puisqu'elle n'avait jamais rien reçu de moi. Ah ! c'est qu'on n'écrivait pas tous les jours. J'étais porté disparu.

A Bengy, j'arrivais donc sans crier gare.

Quand je suis arrivé, je n'étais pas regardable. J'étais maigre. J'avais vieilli, vieilli.

La nouvelle de mon arrivée s'est propagée vite. Tous les parents sont venus, les miens, ceux de ma femme. Ça a fait un enthousiasme enragé. On était tellement content.

Il y avait aussi de la tristesse, parce que si moi j'étais là, il y avait eu des morts. Avec un copain, nous étions les deux seuls survivants de la Compagnie à rentrer dans nos foyers. On s'était bien promis de fêter le retour pendant 8 jours. Mais la captivité nous a séparés.

.../...

Une de mes belles-sœurs avait perdu son mari au début de la guerre ; il était mort parmi les premiers. En avançant, il avait été tué dans des barbelés. On n'avait pas pu le dégager. Son corps avait été mangé par les corbeaux. Aussi entre nous, en famille, on n'a pas fait une grande fête ; il manquait trop d'hommes ; on était en grand deuil.

Je suis resté longtemps sans travailler ; je ne pouvais pas ; j'étais affaibli.

Pour se réadapter à la vie comme ça, il y avait à y porter l'oeil. Il y en a beaucoup qui sont morts après leur retour.

Au retour, on était dans un état d'âme indescriptible : coucher dans un lit ! Ah ! diable ! On avait eu des épines ; on se demandait si on les avait encore, ou si on ne les avait plus.

Ce souvenir nous a poursuivis la nuit pendant plusieurs années. Je rêvais que j'étais repris par les Allemands et je faisais des bonds dans mon lit. A tel point que le matin je demandais à ma femme si je ne lui avais pas donné de coup de poing.

En août 1919 on a profité de la fête du pays (la Saint Pierre) pour fêter ceux de la Guerre. Le matin on a célébré la messe pour les morts. Pour les vivants, il y eut des réjouissances. Partout c'était pavoisé : sapins, branches, lampions, des draps avec des fleurs épinglées, deux ou trois arcs de triomphe avec en grosses lettres "Honneur aux poilus". Que de monde il y avait ! Toute la nuit on dansait. Et il y avait à boire. Le père Cognet, l'aubergiste, en a payé des verres. Ça a duré tant qu'on n'a pas été fatigué ; ç'a duré jour et nuit pendant trois à quatre jours.

Pendant 4 ans, mon copain (l'autre survivant de la Compagnie) et moi on avait été au feu ; on n'a pas eu la croix de guerre pour autant ; mais on n'a pas eu la croix de bois.